

ANNE WADE MINKOWSKI

Conversation avec Adonis

VOYAGE

Je voyagerai au creux d'une vague
d'une aile
Je visiterai les âges qui nous ont
quittés et les sept galaxies
Je visiterai les lèvres
et les yeux lourds de glace
et la lame étincelante dans l'enfer divin
Je disparaîtrai la poitrine ceinte de vents noués
laissant mes pas au croisement des chemins
au loin
dans un désert

A. W. M.: Adonis, lorsqu'a été évoquée l'idée d'un entretien avec vous sur la place qu'occupe le thème du voyage dans votre poésie, j'ai immédiatement pensé au poème «Voyage» qui figure dans les *Chants de Mihyar le Damascène*¹, et je le mettrai, si vous le voulez bien, en épigraphe à notre dialogue. Il résume bien, me semble-t-il, votre conception d'un mot qui pour vous ne représente pas un simple déplacement dans le temps, encore moins dans l'espace, mais plutôt une sorte d'anéantissement voisin de l'extase des mystiques. Je sais qu'il est difficile pour un poète d'expliquer sa propre poésie, mais pourriez-vous dire comment vous évaluez cette lecture qui est la mienne?

Adonis: Votre lecture n'est pas seulement juste, elle est aussi profonde. Elle est presque identique à la mienne. Cela dit, je ferai tout de même une réserve sur le mot utilisé par vous d'«anéantissement». Je le trouve trop fort. À part cela, je voudrais préciser que ce voyage mystique n'est pas qu'un voyage au-delà des choses et vers leur intériorité, qu'il est destiné également à faire voir les choses en tant qu'aspects du sens du monde. C'est aussi un voyage pour dire l'inédit et découvrir des pans d'inconnu. Une autre précision: voyager dans l'intérieur des choses, c'est en même temps voyager à leur extériorité... Pour voir la totalité du monde, il faut pratiquer ce genre de mystique. Je veux dire que cela n'implique pas une mise à

1. Adonis, *Chants de Mihyar le Damascène*, traduction Anne Wade Minkowski, éd. Sindbad, 1983, réimpr. Sinbad / Actes Sud, 1995.

l'écart, ce n'est pas un oubli du monde extérieur. Au contraire, le voyage mystique permet de mieux le comprendre.

A. W. M.: Peut-on dire, alors, que c'est une façon d'entrer plus avant dans le mystère de ce qui nous environne?

Adonis: Plus avant, oui. C'est même une tentative pour traverser les apparences.

*

A. W. M.: En arabe *rihla* (un des mots pour dire «voyage») en est venu à signifier également «récit de voyage», s'agissant surtout des comptes rendus que nous ont laissés les voyageurs anciens. Mais le mot est utilisé parfois aussi, dans le même sens, par des auteurs contemporains (Tayeb Salih, par exemple). Quant à *raḥala*, «voyager», il en dérive *raḥḥâl*: le nomade, l'homme qui voyage beaucoup. De plus, la racine du mot est associée à l'émigration, et enfin à cette émigration ultime qu'est la mort. *Al-râḥilûn*, ce sont les défunts, les disparus. Là, l'anglais est plus proche de l'arabe — on dit *the departed*, ceux qui sont partis. Vous sentez-vous concerné par ces étymologies? Par ailleurs, votre poésie est souvent inspirée par des lieux, par des villes, particulièrement: New York, Paris, Beyrouth, Le Caire, Sanaa, pour n'en citer que quelques-unes. Ces lieux sont-ils pour vous prétextes à des voyages intérieurs, ou bien souhaitez-vous faire revivre des endroits spécifiques qui vous ont marqué, à travers ce que l'on pourrait appeler, en quelque sorte, des *rihlât* poétiques?

Adonis: Vous savez que l'on est en perpétuelle émigration, même à l'intérieur de soi. Je sens que dans chaque poème je change. Et en écrivant sur les villes, je sens que je m'écris moi-même et que j'écris ma vie. Il y a toujours une identification entre le moi, le cheminement du moi et le lieu visité. Mais je ne vois pas la mort comme un voyage. La mort au contraire est un retour, ou un recommencement, à l'enfance de l'être humain ou à l'enfance de la nature. C'est donc un arrêt que l'on effectue pour que tout reparte. J'ajoute que je ne crois pas dans l'au-delà, ni dans une autre vie.

A. W. M.: Vous ne croyez pas non plus en une quelconque réincarnation, comme Khalîl Gibrân qui dit, à la fin du *Prophète*², «Encore un temps, et une autre femme m'enfantera...».

Adonis: Non, absolument pas. La mort ne serait alors qu'un autre voyage. Je vois la mort comme un phénomène qui fait partie de la vie. Mais revenons au mot *raḥala*. Il est intéressant, car il évoque toute une tradition nomade, c'est-à-dire arabe, parce que la culture arabe, à l'origine, est une culture de voyage dans laquelle le lieu et la géographie matérielle ne comp-

2. Khalîl Gibrân, *Le Prophète*, Folio / Gallimard, traduction A. Wade Minkowski, préface d'Adonis.

tent pas. Ce qui compte, c'est le temps, c'est de se voir toujours en mouvement vers quelque chose. Je suis peut-être influencé par cette culture, mais le mot de *rahala*, pour moi, prend tout son sens si on le transpose dans un voyage intérieur et qu'on ne le considère pas uniquement comme prenant place dans la géographie de l'extérieur.

A. W. M.: Si je ne me trompe, *rahala* est utilisé plutôt pour les trajets caravaniers, alors que *sâfara* désignerait ce qui pour nous, Occidentaux, est le voyage proprement dit. J'ai remarqué que vous employez *sâfara* plus fréquemment: *sâ'usâfir fî jannati l-ramâd* («je voyagerai au paradis des cendres...»)³. Quelle différence faites-vous entre les deux?

Adonis: Chaque voyage, chaque *sâfar*, est un déplacement, un *rahîl*. Il se peut que le mot *rahîl* ne connote pas forcément le voyage, alors que chaque voyage connote forcément le *rahîl*.

A. W. M.: En effet, on ne peut pas dire qu'une tribu bédouine voyage. Les Bédouins ne voyagent pas. Ils vivent et leur vie suppose le déplacement. *Sâfara* serait alors un acte plus délibéré...

Adonis: Oui, mais qui connote le *rahîl*. Le *rahîl* est partie intégrante de la vie de la personne. On ne peut pas concevoir un nomade sans *rahîl*, mais on peut imaginer un homme qui ne voyage pas.

*

A. W. M.: Il vous arrive de voyager très souvent et très loin pour des raisons professionnelles. Une fois vos engagements remplis, qu'est-ce qui vous attire le plus? Le dépaysement, la rencontre avec des êtres humains d'une autre culture, la découverte de paysages nouveaux? Je sais que vous êtes peu enclin à visiter les musées et les monuments...

Adonis: Vous savez, le dépaysement, la rencontre avec d'autres êtres humains, d'autres cultures, tout ça est enrichissant, mais seulement dans la mesure où cela peut m'ouvrir un autre espace ou élargir mes conceptions, mes points de vue, m'inciter à mieux me comprendre et comprendre le monde. Donc, tous ces éléments ne sont pas importants en eux-mêmes. Leur importance vient du pouvoir qu'ils ont de me donner cet enrichissement auquel j'ai fait allusion. C'est pourquoi, dans un sens, je suis nomade. Le lieu m'importe peu. Et c'est pourquoi je n'apprécie pas tellement les paysages. Le monde n'est pour moi ni paysage ni dépaysement s'il n'est pas un dépaysement intérieur. Tout dépaysement extérieur doit me donner un dépaysement intérieur. Sinon, il me laisse indifférent.

A. W. M.: Mais vous arrive-t-il d'éprouver de la curiosité pour un pays où vous n'êtes jamais allé et que vous auriez envie de visiter?

3. Traduit par A. Wade Minkowski dans *Sud*, n° 96, extrait du *Livre des Métamorphoses*.

Adonis: Pas pour un pays en tant que tel. J'attends des pays divers que je visite de me dévoiler un autre visage de ma personnalité, un autre aspect de ma vision du monde. Mais le pays en tant que pays «étranger» ne m'intéresse pas beaucoup. Parce que tous les pays sont semblables. L'extérieur du monde se ressemble dans tous les continents. Les forêts sont les mêmes forêts, les routes sont les mêmes routes, les mers sont les mers, les arbres sont les arbres...

A. W. M.: Pas tout à fait, quand même... Les palmiers, ce n'est pas la même chose que les sapins...

Adonis: Oui, mais les palmiers sont les mêmes palmiers, et les sapins sont les mêmes sapins. Ce qui diffère, c'est l'humain. L'homme, c'est lui qui est différent. Et à partir de cette différence, il m'intéresse. Il peut me bouleverser. Mais pas la nature.

A. W. M.: En somme, vous êtes toujours présent. Vous ne cherchez pas à vous fondre dans un paysage, dans une population.

Adonis: C'est exact. J'essaie de transpercer la réalité immédiate, d'aller au-delà. Un paysage beau et riche donne le désir d'aller plus loin. Le corps, la chair du monde sont très essentiels pour arriver à son âme. Mais un paysage misérable peut être plus enrichissant, éventuellement, qu'un paysage opulent.

A. W. M.: Il y a des poètes qui ne voyagent pas. René Char, par exemple, qui habitait tout près d'ici, n'a pas beaucoup voyagé, à ma connaissance.

Adonis: Il a fait un certain voyage. Un voyage intérieur. On peut voyager en restant chez soi — ce sera un voyage limité, un voyage abstrait. Le monde décrit par ce voyageur connaîtra peu de variations.

A. W. M.: C'est en effet le cas de Char qui parle de la Sorgue et de ses environs comme s'il se traçait des limites.

Adonis: Chez lui, la verticalité l'emporte sur l'horizontalité. Chez d'autres, la verticalité peut venir de l'immensité des horizons qu'ils embrassent. Il faut rappeler aussi qu'il est des poètes qui voyagent dans la mémoire, donc dans l'histoire. Il en est même qui voyagent dans l'écriture des autres, dans les livres. Cela peut compenser ce qui leur manque.

A. W. M.: C'est un peu ce que j'appelais dans ma première question le voyage dans l'espace de l'extase, plutôt que dans l'espace matériel ou dans celui du temps.

Adonis: Il ne s'agit pas uniquement de temps dans le sens de temps individuel.

A. W. M.: La mémoire est-elle le temps, aussi?

Adonis: C'est le temps plein d'expérience. Un livre, c'est un temps et c'est un espace... Le mouvement historique de même. Et peut-être une grande partie de la littérature se fonde-t-elle sur ce genre de voyage dans l'écriture, dans le mouvement historique, dans la mémoire...

A. W. M.: ...remplaçant ainsi l'absence de voyage physique, de déplacement du corps dans l'espace.

Adonis: Justement. Et dans cette perspective on peut comprendre la richesse de l'épopée. *Gilgamesh*, l'*Odyssée*, ce sont des voyages, et pas seulement dans l'horizontalité des lieux et de la géographie. Ils représentent aussi un voyage au-delà. Ils sont voyages dans l'imaginaire historique de l'homme.

A. W. M.: C'est une dimension qui est présente dans votre poésie. Vous évoquez souvent des personnages historiques ou mythiques: le Saqr, Nàdir le Noir, le Qarmate...

Adonis: Oui, je ne voyage jamais seul. Je suis toujours accompagné par toute une mémoire, toute une histoire, par une légion de poètes, de philosophes, de penseurs que j'aime.

A. W. M.: Cependant, la reconstitution historique n'est pas votre but. Vous transformez ces personnages en contemporains. C'est l'exploitation du mythe dans la poésie.

Adonis: Toujours je demande à l'histoire de venir chez moi. Moi, je ne vais pas à l'histoire — ce n'est pas un retour à la mémoire que je pratique. Au contraire, c'est une actualisation, et c'est toujours comme si ce qui s'est passé il y a deux mille ans se passait encore aujourd'hui.

A. W. M.: Ce que vous dites me rappelle que vous citez longuement des poèmes extraits du domaine arabe classique — Mas'udi, Mutanabbi, Uqayli et Abu Tammâm — dans votre poème consacré au Caire⁴. Vous avez fait là une chose que je ne me souviens pas avoir vue ailleurs, une chose assez insolite, et je m'étonne qu'elle n'ait pas suscité plus de commentaires, voire de commentaires critiques.

Adonis: J'ai écrit des poèmes que l'on peut considérer comme des symbioses, si l'on peut dire, symbioses de toutes les époques mais qui tendent vers l'avenir, jamais vers le passé. Je considère que les grands créateurs ne meurent pas. Ils sont toujours nos interlocuteurs. Et quand je parle d'un Mutanabbi, d'un Mas'udi, je les conçois comme vivant avec moi et participant au travail que je continue. Je ne suis qu'un continuateur, dans un sens, de leur projet et de leur vision. Mais à ma manière...

A. W. M.: Vous êtes un initiateur aussi...

4. «Le corps du soleil», traduction A. Wade Minkowski, dans *Le Temps les Villes*, Mercure de France, 1990.

Adonis: Oui, l'initiation, c'est là ma manière également.

*

A. W. M.: Qui dit voyage dit exil. Tout voyage est un exil, ne serait-ce que temporaire, et même serait-il librement consenti. On vous qualifie souvent d'exilé et il est vrai que vous avez connu dans votre existence deux grands déracinements: de votre pays d'origine, la Syrie, vers le Liban; puis du Liban vers la France. On vous appelle donc l'exilé perpétuel, que sais-je encore... Je ne vous vois pas ainsi, du moins dans votre poésie que vous me paraissez habiter comme une patrie, sereinement et complètement, quel que soit le lieu où vous vous trouvez. Pourriez-vous exprimer votre sentiment à ce sujet?

Adonis: Ce qu'il faut voir ici c'est le côté politique, le côté social de la vie d'un homme et d'un poète. Sur le plan social et politique, qui est notre lot à tous — on ne peut y échapper —, je ne me considère pas seulement comme un voyageur mais comme un écrivain volontairement exilé, dans la mesure où il existe des structures sociales et politiques dont je refuse de faire partie. Je suis à la marge, ou à l'écart de ces structures, et il se trouve qu'elles ont libre cours dans ma société, dans mon pays. C'est pourquoi je me considère comme exilé, c'est-à-dire qu'il n'y a aucune correspondance entre ce que je désire, ce que je rêve, et la réalité de la société et du pays auxquels j'appartiens. Mais cela dit, c'est un exil qui ne me sépare pas de ma terre. Il crée des liens secrets avec elle, avec ce qui est illuminant dans sa tradition. C'est un exil en apparence, mais c'est aussi une appartenance profonde.

A. W. M.: Oui, j'ai remarqué que vous tenez à retourner souvent dans les pays arabes qui représentent vos racines. Vous n'êtes pas un exilé qui rejette ses origines.

Adonis: Non, pas du tout. Je dirais que mon exil est de pensée, de résidence, mais ce n'est pas un exil de chair... Charnellement, je suis attaché à mon pays, mais intellectuellement et politiquement, je pense que j'en suis assez éloigné. C'est un mouvement à double temps — je ne sais trop comment l'expliquer —, je suis enraciné et déraciné simultanément. Cette dialectique de l'enracinement et du déracinement, voilà ma situation. Et même, c'est ce qui caractérise une grande part de mon écriture. Au fond, on ne peut pas être déraciné si l'on n'est pas d'abord enraciné. Profondément parlant, nous sommes tous exilés. L'être humain, dès son enfance jusqu'à sa mort, est en exil perpétuel, dans le sens où l'existence nous fait constamment évoluer.

A. W. M.: On laisse toujours quelque chose derrière soi...

Adonis: Voilà. On laisse toujours quelque chose, et on cherche toujours quelque chose qu'on n'a pas. Pour chercher ce que l'on n'a pas, il faut savoir

quitter, laisser tomber... Le désir de voyage, de départ, d'exil, est un désir de recherche, et je dirais que l'être humain existe non pas dans son passé, non pas dans ce qu'il a réalisé, mais dans ce qu'il aspire à rencontrer, à faire, à être. Il est essentiellement recherche. Mon identité, par exemple, n'est pas dans ma famille, dans ma patrie, dans ce que j'ai connu. Elle est devant moi.

A. W. M.: Elle est aussi dans votre langue. Je vous vois un peu comme l'escargot qui porte sa coquille sur son dos et peut à chaque instant s'y réfugier.

Adonis: L'identité de tout créateur est son langage.

A. W. M.: C'est pourquoi vous n'êtes pas non plus un exilé nostalgique. Vous êtes à l'aise partout, y compris dans le monde occidental où vous avez trouvé un nouvel élan créatif que vous n'auriez peut-être pas connu en restant sur vos rivages premiers ou en rêvant de retour.

Adonis: Pour un poète, il n'y a pas de retour. Pour lui, écrire, créer, c'est toujours voyager, toujours avancer.

A. W. M.: Et pourtant, le thème du retour est omniprésent en poésie.

Adonis: Le retour! Il faut voir la signification du mot ici. Le retour, c'est peut-être un point de départ pour recommencer. Pour mieux voir la distance...

A. W. M.: Et comme la terre est ronde, on revient toujours au point de départ.

Adonis: Oui, mais ce n'est pas un «éternel retour», comme disait Nietzsche. C'est un retour qui ressemble au *dûlâb*, comment dit-on?

A. W. M.: La roue, le cercle?

Adonis: Oui, on voyage circulairement, mais on ne revient pas. Au contraire, je vois le cercle comme une possibilité d'aller plus loin. Donc, on ne revient pas pour rester ou s'arrêter, mais pour reprendre ses forces afin de mieux appréhender le monde autour de soi.

A. W. M.: D'ailleurs en français le mot «voyage» vient de viatique. Le viatique, ce sont les provisions, ce que l'on emporte avec soi pour pouvoir voyager. Mais y a-t-il en arabe un mot qui corresponde à «périple», qui implique le retour?

Adonis: Peut-être dans *sâfara*, dont nous parlions tout à l'heure, qui donne le mot *sifr*, livre. On peut imaginer que le *sifr* est l'incarnation de ce que l'on a expérimenté dans le *sâfar*. Donc on peut imaginer que c'est un retour pour voir ce que l'on a fait, pour l'écrire. Ce serait alors un retour pour mieux repartir.

A. W. M.: Le voyage est aussi exploration et découverte, mots qui reviennent souvent dans votre vocabulaire. Mais pourriez-vous faire vôtres ces paroles du Christophe Colomb de Claudel?

Je vous déclare que si cela dépendait de moi je voudrais être tellement parti que le retour serait impossible! Ah, je n'en aurai jamais assez de ces terres immenses et désertes! Ah, quand m'embarquerai-je enfin pour de bon? Oui, je vous déclare que si cela ne dépendait que de moi vous ne verriez jamais paraître la terre à la proue.

Vous verriez-vous, comme lui, immobile au milieu de l'océan?

Adonis: Non, pour moi ce serait la mort. Et je ne me vois pas non plus voyageant comme Rimbaud. Ce que l'on appelle «voyage», chez lui, je ne le vois pas ainsi. Rimbaud partait pour s'installer, pas pour voyager. Je trouve, au contraire, qu'il a cessé de voyager dès l'instant où il s'est mis à... voyager.

A. W. M.: On a l'impression que durant cette année sur Rimbaud, dont nous émergeons à peine, certains ont voulu mettre l'accent sur l'aspect initiatique de son voyage en Orient.

Adonis: Je ne suis pas d'accord avec eux. Je trouve que c'est Gérard de Nerval qui a vraiment effectué un voyage en Orient, mais pas Rimbaud...

A. W. M.: Qui du reste n'avait pas l'air de beaucoup aimer les endroits où il voyageait. «Je suis heureux de quitter ce trou affreux d'Aden», disait-il dans une de ses lettres.

Adonis: Il peut ne pas les aimer, mais si nous parlons du voyage en tant qu'exploration de l'extériorité du monde, et de son intériorité, il m'apparaît que Gérard de Nerval est, lui, vraiment voyageur, car il a permis l'initiation à une découverte de «son» Orient.